

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Festival international de la littérature (FIL), 26<sup>e</sup> Colloque de l'Académie des lettres du Québec

Sébastien Lavoie

Numéro 133, printemps 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36702ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, S. (2009). Compte rendu de [Festival international de la littérature (FIL), 26<sup>e</sup> Colloque de l'Académie des lettres du Québec]. *Lettres québécoises*, (133), 58–59.



« vulve pulse ». On dit qu'un jour les vivants envieront les morts ; moi, j'enviais le spectateur qui, bruyamment, a ronflé.

## Festivalier cherche transcendance

**Le Festival international de la littérature qui s'est tenu en septembre dernier m'a laissé sur ma faim.**

Je commencerai par un aveu : j'ai souvent fait le festival buissonnier pendant ce *happening* qui donne de moins en moins la voix aux auteurs d'ici. Et la raison en est fort simple : cette revue se nomme *Lettres québécoises*. Je n'ai donc pas vu les hommages à Simone de Beauvoir et à Aimé Césaire, pas plus que les spectacles *Quichotte et les invincibles* et *Walser*. Je n'ai pas non plus assisté à la reprise du spectacle *Poésie, sandwiches et autres soirs qui penchent* parce qu'il s'agissait d'un cas de « déjà vu, déjà encensé »<sup>1</sup>. J'ai donc assisté à une version tronquée du festival.

Premier événement notable : le deuxième Grand Slam, point d'orgue de la Ligue québécoise de Slam où les villes de Gatineau, Québec et Sherbrooke sont venues défier la championne en titre, Montréal. Dans la première manche des demi-finales, Québec s'est fait laminer par Sherbrooke. Les premiers, qui bien souvent se bornaient à lire leurs textes, semblaient anémiques alors que les Sherbrookoises ont dynamisé la salle avec leurs t-shirts appareillés et leur énergie contagieuse. Score final : Sherbrooke 150,4/Québec 131,2. L'autre demi-finale a été âprement disputée, et l'Outaouais a arraché la victoire par trois petits points : 154,3 contre 151,3 pour Montréal. La soirée nous aura permis de découvrir des voix venues de contrées obscures, des slameurs comme la très réaliste Marjolaine Beauchamp ou le flyé Mehdi Hamdad, tous deux de l'Outaouais. Comme je n'ai pas le don d'ubiquité, je n'ai pas pu assister à la grande finale où Sherbrooke a remporté la victoire et où Matthieu Lippé s'est illustré dans la catégorie individuelle.

*D'un pays qui pousse dans le Nord* a réuni sur la scène du Lion D'or des artistes venus de l'Abitibi et du nord de l'Ontario. On y a notamment retenu ou découvert, c'est selon, le rappeur algonquin Samian qui a réussi, avec la complicité du reggaeman inuit Shautit, à faire lever la salle, mais qui a échoué à la faire danser ; le musicien Stéphane Paquette, qui a creusé dans nos émotions avec un texte à propos du travail à la mine, et un Patrice Desbiens au je-m'en-foutisme grandiloquent et désenchanté, à la voix morne mais à l'ample présence. C'était une belle et bonne soirée, mais qui n'a rien eu de transcendant.

Pas de transcendance non plus à la lecture-spectacle de Brigitte Haentjens, des morceaux choisis de *Blanchie*, son roman, dans lequel une narratrice-peintre, en deuil de son frère, remue sa souffrance tout en s'abîmant dans un *acting out* : elle se lance dans une relation quasi sado-masochiste avec un Allemand avant de trouver une sorte de rédemption sur la platonique verge d'un amant montréalais. Le tout était livré de manière retenue, avec en toile de fond la guitare tout sauf appuyée de Jean Marchand.

### LE CRU ET LE TOUT CUIT DANS LE BEC

J'ai aussi assisté, malheureusement, à la lecture-spectacle de *Chantier des extases*, le recueil de poésie érotique d'une Marie Chouinard qui ne semblait pas savoir quoi faire de son corps, de ses bras, dont les amples mouvements lents ne faisaient que souligner plus lourdement l'insignifiance d'un texte où la

C'est à la toute fin du festival que j'ai finalement trouvé la transcendance. Toute la semaine, déjà, les 5 à souhaits avaient rempli leurs promesses renouvelées de rigueur et de hauts standards quand est venu au micro un Jean-Paul Daoust *Plus Viking que jamais*. Les extraits qu'il a lus d'*Élégie nocturne* ont été bien accueillis, mais c'est quand il a lu un passage des *Cendres bleues* que les spectateurs ont vraiment été entraînés sur le sentier de l'extase, aidés en cela par la performance musicale magistrale de Pierre St-Jak et de Manu Trudel. C'était vraiment un grand moment.

Mentionnons enfin que certains festivaliers ont buté contre des portes closes en se fiant à l'encart publié dans les journaux quelques semaines auparavant et distribué sur le site tout au long de l'événement. Trois spectacles étaient concernés, mais il n'y avait nulle part trace de correctifs ou de volonté de rectifier les fausses informations. D'où les nez endommagés. Sachez à l'avenir consulter le site Internet du festival<sup>2</sup> ; cette année, il fallait cliquer sur l'euphémiste onglet *Dernières nouvelles!* Suivez le FIL... parce que lui n'hésitera pas à vous perdre.

1. *Lettres québécoises*, n° 125, printemps 2007, p. 57.

2. <http://festival-fil.qc.ca>

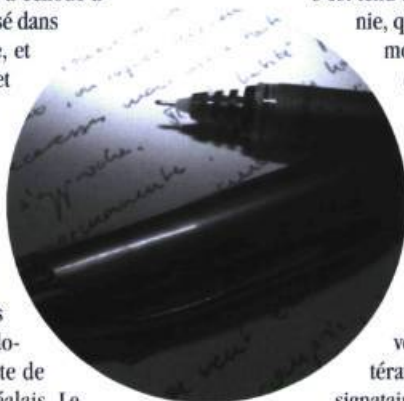
## Pour une littérature-monde ?

**Les écritures et littératures de langue française en ces temps de mondialisation.**

Le 26<sup>e</sup> Colloque des écrivains, organisé par l'Académie des lettres du Québec, s'est tenu le jour même de l'ouverture du Sommet de la francophonie, qui a été inauguré à Québec le 17 octobre 2008. Un an, sept mois et un jour après la publication, dans le journal *Le Monde*, du Manifeste des quarante-quatre, « Pour une "littérature-monde" », les animateurs et concepteurs du colloque, Lise Gauvin et Georges Leroux, ont réuni les participants sous le thème « Les littératures de langue française à l'heure de la mondialisation ».

Cette année, l'assemblée s'est déplacée vers l'auditorium de la Grande Bibliothèque, afin de pouvoir accueillir un plus grand nombre de curieux qui n'ont pas manqué de venir écornifler le dernier récipiendaire du prix Nobel de littérature, Jean-Marie Gustave Le Clézio, un des quarante-quatre signataires du manifeste, chargé de la conférence inaugurale.

Avec simplicité et limpidité, le Franco-Mauricien a expliqué ses complexes origines et a narré quelques-uns de ses souvenirs d'enfance liés à l'Occupation nazie. Il a d'abord rappelé que la prépondérance de l'anglais, de l'espagnol et du français, les trois langues mondialisées, était liée à l'histoire coloniale. Histoire qui est un héritage toujours lourd à porter, que l'on soit de cette Algérie où l'on se refuse à la francophonie ou de cette île Maurice où les autochtones ont maintenu la langue française contre vents et marées. Au chapitre de ses lectures québécoises, et tout en affirmant que la littérature québécoise a des références difficiles à suivre, il a





cités des morts (Nelligan, Miron), un disparu (Ducharme) et une auteure inconnue, Rita Mestokosho, mais sans toutefois me convaincre de contredire l'adage voulant que qui trop embrasse le monde mal l'étreint. Il a décrit l'émerveillement de ses élèves de Séoul d'entendre la langue de l'Innu sur CD, puis le nobélisé y est allé d'un plaidoyer en faveur de l'édition bilingue (français-wendat, par exemple). Car si la France doit reconnaître que la langue française est « la somme de tous les particularismes », qu'elle est plurielle et multiforme, le français, lui, a des devoirs envers les langues moins démographiquement pourvues.

## DEUX SCEPTIQUES

Après la pause-café, dans une salle à moitié vide, on a assisté à une première table ronde entre la Franco-Libanaise Vénus Khoury-Ghata, le Japonais Dany Laferrrière (qui nous a essentiellement résumé ses chroniques sur le colonialisme publiées dans *La Presse*) et l'ex-directrice du *Devoir*, Lise Bissonnette, plutôt sceptique quant au Manifeste des quarante-quatre.

À propos des cinq prix littéraires majeurs, tous remportés par des écrivains de l'extérieur de la France, en 2006, Lise Bissonnette dira qu'une hirondelle ne fait pas le printemps. La mutation qui semble s'opérer n'est pas un miracle. Tout se mondialise. Et il serait autodestructeur de penser que le livre puisse être dans une bulle à part. Ce ne sont pas les Français qui posent problème, puisque leurs petits éditeurs partagent les mêmes soucis que les autres représentants de la francophonie. De la distribution au marketing, on ne s'intéresse pas à eux. Et si les Français lisent d'abord les auteurs français avant de lire les traductions anglo-saxonnes, puis les francophones du reste du monde, il ne faut pas s'en étonner. M<sup>me</sup> Bissonnette souligne la peur qu'ont les gens de la diversité, ce qui est regrettable parce que « la lecture devrait éveiller notre solidarité ». Puis, elle nous rappellera que, dans certains pays, le livre peut repré-

senter jusqu'à un mois de salaire. Le livre doit se rendre au lecteur, mais, malheureusement, on se conduit avec lui comme s'il s'agissait de n'importe quelle marchandise; souvent, il ne reste sur les rayons des librairies que trois mois.

De la deuxième table ronde, j'ai retenu surtout l'intervention de Madeleine Gagnon, plus que sceptique face au brûlot *francophone*.

*La faille majeure du Manifeste des quarante [...] fut de n'avoir pas fait la différence entre littérature et écriture, comme si cette dernière, l'écriture, n'avait pas de tout temps son existence propre et son destin singulier, irréductible à toute appropriation institutionnelle, à tout raptatriement, à tout espace ou tout lieu stable et fixe, à toute assignation à résidence, fût-elle globale ou mondiale. Avec l'écriture, nous sommes d'emblée et de fond en comble dans les territoires de l'imaginaire qu'aucune cartographie jamais ne pourra contenir.*

De l'imprimeur aux prix et bourses littéraires, en passant par les maisons d'enseignement et les éditeurs, le territoire de la littérature, l'institution, est vaste et existe « pour qu'ait lieu la rencontre entre auteurs et lecteurs ». L'écriture, elle, est « polymorphe, éclatée, disséminée » et vit en réciprocité avec la littérature « sans être en symbiose » avec elle. C'est un acte gratuit et générateur de sens. « Il n'y a ni écriture-monde ni littérature-monde. Il y a des écritures surgies d'humains qui, eux, naissent là où le sort les a jetés. » Une jolie polyphonie mise en danger par l'omnipotence de la langue anglaise, ce qui fait dire à M<sup>me</sup> Gagnon qu'« écrire un *Lamento* sur le fait que Paris soit le centre de la Francophonie, ainsi que l'histoire en a voulu, ne me semble pas très à propos ».

# CAROLE BESSETTE

## Le Grand Duo

BOUCHARD ET  
MORISSET  
pianistes duettistes

Le 13 mai 1961, deux jeunes pianistes québécois, Victor Bouchard et Renée Morisset, sont sur la scène du Concertgebouw d'Amsterdam, dans la petite salle ovale d'une des maisons de concert les plus fameuses du monde.

C'est un triomphe. Leur carrière est lancée, les plus grandes scènes les attendent désormais.

*L'instant même*

Carole Bessette

Le Grand Duo

Bouchard et Morisset  
pianistes duettistes



*L'instant scène*

CD INCLUS  
programme  
SCHUBERT  
pour deux pianos  
et quatre  
mains

PREFACE D'ALAIN LEFEBVRE  
*L'instant même*, coll. *L'instant scène*  
228 pages, 28 \$